

« Si seulement...! Si seulement... nous avions... » Après un discours captivant au pied de la croix du Christ dans les Capitol Studios, le héros romain bafouille, s'interrompt et, désespéré, se tourne vers le réalisateur. Un instant auparavant, l'équipe avait encore retenu son souffle en écoutant, fascinée, l'acteur. Et puis ça. « Coupez, coupez ! » s'exclame l'homme qui plane, suspendu par une grue dans son fauteuil de réalisateur, à travers le ciel du studio. Ensuite il répète résigné: « La foi. Si nous avions la foi ».

Cette scène, je l'avais attendue. Sans le savoir. Comment un texte sur les heureux hasards, sur ces coïncidences qui arrivent par raccroc, pouvait-il commencer autrement que par une coïncidence, un hasard ? Pour moi, il était inhabituel que je regarde le film « Ave, César ! » avec un tel retard, à Noël 2016 seulement. Si je l'avais vu tout de suite à sa sortie, comme j'en ai l'habitude pour les films des frères Coen, cette scène ne serait très probablement pas devenue le début de ce texte. Elle ne me serait pas venue à l'esprit, ne serait pas entrée dans ma pensée. J'aurais été obligée de la rechercher dans ma mémoire, mais à ce moment là, elle aurait été une pièce de puzzle parmi d'autres, rattachée à d'autres pièces, en attendant qu'un nouveau hasard heureux survienne.

Mais maintenant cette scène s'imposait. La réflexion inhérente sur la croyance et l'illusion ou la désillusion coïncidait avec ma sensation embarrassante que je serais dans ce texte obligée d'écrire sur la croyance. Je l'avais déjà pressenti après la conversation sur l'exposition avec Nasim Weiler, et son invitation d'y contribuer – librement – par un texte. Je l'appréhendais, et même maintenant, après avoir écrit à ce sujet, cela me gêne. Car la plupart des réflexions que des gens comme moi, sans confession, arrivent à produire sur la croyance et le fait de croire, sonnent facilement grandiloquentes, pompeuses et kitsch ou bien banalement « de gauche », cyniques ou nihilistes.

Joel et Ethan Coen, en choisissant pour leurs réflexions sur la croyance la forme de la comédie ont visé juste une fois de plus, et, avec la scène mentionnée plus haut, sont parvenus au cœur du dilemme : dès lors que l'on revendique ou désigne la croyance en tant que telle, elle s'échappe ; la magie s'éteint. Dans le film, ce n'est bien évidemment pas Autolochus Antoninus, fraîchement converti, qui perd le fil et bafouille, mais c'est son acteur Baird Whitlock, joué par un George Clooney superbement simplet. La magie de la

croyance, qu'il venait de faire naître dans le studio, les yeux brillants et avec des paroles insistant sur la bonté humaine, n'était que simulée. Emphase et illusion que l'on se fait à soi-même. Et simplement, du grand spectacle, tel qu'attendu par Eddie Mannix, qui préside les Capitol Pictures Studios. Celui-ci l'avait, dans la scène précédente – après que Whitlock avait été enlevé par des scénaristes communistes et sentait soudainement poindre, suite à une discussion avec le professeur Marcuse, des velléités de révolutionnaire – carrément giflé pour le rappeler aux réalités du business cinématographique ; puis il lui avait ordonné : « Tu vas sortir d'ici et aller terminer le César. (...) Tu vas croire en chaque mot que tu diras! ». Et Baird rentre sous les projecteurs et joue son va-tout. Jusqu'à ce que le mot décisif lui échappe. Dans le film, la scène tournée est loupée, la déception grande, mais devant l'écran ça marche, l'étincelle a mis le feu au poudre. Même si les spectateurs contemporains savent que la naïve croyance en dieu est perdue, que de toute façon une croyance simple, vraie et innocente n'a jamais existé, il y a tout de même quelque chose : l'espoir en un pouvoir transformateur de l'art.

Même si l'on ne devrait pas décrire ce j'énonce-après, et plutôt le conjurer, l'affaire risquant d'imploser rapidement, je l'écris quand même : je suppose que tous les artistes croyaient ou croient : à l'arrivée de quelque chose d'inattendu, de quelque chose autre, d'une transformation indéterminée. Ceci ne veut pas dire croire en des conceptions de dieu ni en la mort de dieu ni en l'homme en tant que dieu, ceci ne veut pas dire croire en quelque chose ou en rien ou tout simplement à soi-même, et non plus croyance en des lois et des prescriptions ou en des promesses de salut prémâchées. La croyance qui sous-tend une existence artistique serait plutôt à décrire comme une confiance fondamentale, cependant justifiée par rien, en la circonstance du hasard. Une confiance – ouverte au monde – que par la propre action de créer/façonner/composer quelque chose surgisse qui, auparavant, n'a non seulement pas été de ce monde, mais qui en soi a été impensable. Qu'une œuvre prenne forme qui contient un monde tout autant qu'il le dépasse par sa nouveauté, pour ainsi avoir une conséquence, pour se propager et avoir un impact.

Une démarche artistique qui fait confiance au hasard se différencie fondamentalement d'une action d'art volontariste, avec un objectif, qui vise à donner une leçon ou une promesse de salut, comme c'est actuellement à la mode pour servir l'espoir d'une efficacité politique

de l'art. La récente vague de politisation est épuisée dès le départ, non seulement car elle n'a rien de nouveau à ajouter au constat de Walter Benjamin d'une « politisation de l'esthétique », mais aussi car souvent elle sait mieux quelque chose au lieu de permettre une ouverture.

Et cela ne suffit pas dans l'entrelacs complexe du monde contemporain dans lequel l'opposition fondamentale, à laquelle Benjamin avait dû réagir, s'est dissoute dans un toxique nuage de complexité et de différenciation. Aujourd'hui les antagonismes se fracturent le long de lignes d'opposition imprécises, fragiles, vacillantes ; en retour se forment en quelques microsecondes des communautés puissantes et des foules entières font confiance à des politiciens qui radotent les histoires d'un monde simplifié. Cela s'accorde avec le fait que de plus en plus d'individus se remettent à des lois divines ou de sang, qui leurs prescrivent une vérité radicale. Jamais ce ne fut simple, mais maintenant tout est devenu insupportablement proche, visiblement et perceptiblement imbriqué et empêtré dans la complexité.

Face aux professions de foi concurrentielles qui courent, il semble impossible, voire dangereux, de penser croyance et confiance autrement, et de défendre leur ouverture. Pour moi il ne s'agit pas d'une recette mais d'expérience. Croyance et confiance ne se choisissent pas et ne se laissent pas imposer, elles résultent d'une acceptation ouverte d'un destin. Elles sont la conséquence d'une détermination. La suite d'une écoute, d'une empathie, d'une attention, de quelque chose qui se met en place par hasard, la conséquence d'une reconnaissance sincère de l'autre, des autres. Passivité, dévouement et souffrance font partie de bien plus que la moitié d'une vie d'artiste. Les artistes ne sont pas des hipsters. Ils ne se réinventent pas chaque jour, comme certains aimeraient bien le croire. Faire de l'art n'est même pas cool. Et si ça en a l'air, il s'agit alors d'un spectacle joué, d'un écran de fumée qui sert de protection. A la fin ce n'est que la confiance au hasard, qui fait supporter la perception perpétuellement oppressante et douloureuse de ce monde désaxé ainsi que les innombrables déceptions. Elle donne le courage d'agir – en humilité face à ce qui est et ce qui n'est pas (encore) – avec l'imprévisible perspective de donner au monde un revirement non-déterminé, heureux.

Qu'avait d'autre à l'esprit Walter Benjamin (plus vaste encore car son époque était extrêmement sinistre) sur le calque de la pensée

marxiste ? Dans ses notes sur l'image dialectique couve l'espoir de l'arrivée – toujours en attente – du Messie. L'Angelus Novus de Paul Klee l'accompagnait. Herbert Marcuse également, qui a dans le film des frères Coen ce privilège de transformer momentanément le naïf Baird Whitlock en révolutionnaire, a été convaincu à un âge avancé de l'arrivée d'une société libre, dans laquelle l'accomplissement des besoins vitaux de l'homme, d'être dans le bonheur et la joie, aurait dissout l'aliénation (au lieu de se résigner comme Theodor Adorno devant l'impénétrable contexte aveuglant d'une vie dans l'erreur).

Dans un de ses cours sur dieu, intitulé « Témoignage et éthique », Emmanuel Levinas écrivait sur l'inspiration : « L'inspiration : avoir reçu, sans savoir d'où, ce de quoi je suis l'auteur. » Celui qui croit a toujours été inspiré avant, avant tout savoir. Pour Levinas il s'agit du témoignage du divin dans l'être. Mais qu'est ce qui arrive à ce dont je suis l'auteur, le créateur ? C'est un témoignage et doit être donné. En conséquence inspirer serait: témoigner et donner ce qui a été reçu, sans savoir à quelle fin.

Les artistes travaillent dur pour les heureux hasards, pour ce qui arrive par raccroc. Ce sont des cadeaux. Ils enivrent. Ils paraissent légers et ouverts, justes et complètement évidents, pourtant en chacun d'eux le monde est condensé de manière inconnue. Toutes les œuvres réussies d'un heureux hasard mènent ceux qui les rencontrent dans un non-savoir, elles les attirent de plus en plus profondément dans la perception et la réflexion de ce que le hasard a différemment agencé en eux, sans vouloir contraindre ou projeter quelque chose.

Croire aux coïncidences

Ute Vorkoeper, Hambourg, janvier 2017

Remarques à l'occasion de l'exposition

„über das Fügen der Dinge - Par raccroc“

Katinka Bock, William Engelen, Francisco Tropa

Galerie Jocelyn Wolff, Paris

traduction: Bettina Wolhfarth